

XXI^{èmes} Rencontres Raymond Abellio
Toulouse, 13 et 14 septembre 2024

Le féminin dans l'œuvre de Raymond Abellio

par Jean-Charles Roux

* * * * *

« *L'homme n'avance qu'à travers les femmes.* »

(Les yeux d'Ezéchiel sont ouverts, 1949, p. 104)

« Le sexe, l'art et la mort posent, chacun dans leur ordre, les seuls problèmes ultimes, ceux de l'être-même dans sa dernière nudité, aucune instrumentation sociale, aucune contrainte extérieure ne prévaut. » écrit Raymond Abellio dans le premier tome de *Ma Dernière mémoire* (FT 206). Cette affirmation se voit reproduite en maints endroits, qu'il s'agisse des romans, du journal de l'année 1971, ou des différents essais. Dans le passage cité il ajoute : « Problèmes de mystère et non d'énigme. » En effet nous pouvons dire que le mystère reste toujours opaque au fur et à mesure qu'on croit l'élucider, tandis qu'une énigme s'efface dès l'instant où nous en avons sa clé. Il en va du problème que pose à chacun d'entre nous, selon sa propre histoire, le mystère du sexe, indissociable de notre personne, qui inspire jusqu'à Serge Gainsbourg ce constat désabusé : « L'amour physique est sans issue... »

Plutôt que d'afficher en gros titre de ce colloque, la notion de sexe dans l'œuvre et la pensée de Raymond Abellio, qui pourrait lui donner une dimension abrupte et racoleuse, j'ai choisi de mettre l'accent sur la notion sous-jacente du féminin, laquelle, malgré une appartenance « genrée », comme on dit maintenant, ouvre l'esprit vers de nouvelles approches, anthropologiques, morales ou religieuses qui participent de notre culture occidentale. L'œuvre entière de notre auteur est abondamment marquée par cette thématique : les ouvrages autobiographiques, cela va sans dire, tout autant que ses romans qui constituent une transposition évidente de sa propre biographie, mais aussi la partie philosophique de ses travaux, où dans le très important chapitre X de *La Structure absolue*, intitulé *L'Homme complet* il étudie la structure des rapports ontologiques du masculin et du féminin, structure sénégalaise, cela va sans dire, avec toutes les conséquences, en termes de filiations, que cela entraîne.

L'exposé que j'entreprends suivra la ligne suivante : tout d'abord je considérerai de quelle manière Raymond Abellio se propose de prendre en compte le féminin dans ses écrits théoriques, cela à la lumière de deux ouvrages en particulier, *Assomption de l'Europe*, et *La structure absolue*. Je m'intéresserai dans un second temps aux femmes qui ont eu une influence majeure sur sa vie et pour lesquelles il adopte une typologie bien particulière. Je terminerai par quelques éclairages supplémentaires issus de la Tradition par lesquels notre auteur développe son propos que nous qualifierons, comme lui, de gnostique.

1 Contours du féminin dans la pensée de Raymond Abellio

Postulat de base, pour Raymond Abellio, la vision du « féminin », s'inscrit dans un schéma de globalité constitué de polarités à l'équilibre. Dans cette vision la notion de féminin prend tout son sens en rapport avec celle du « masculin » qui lui est complémentaire. Si l'on veut comprendre ce postulat, il importe de remonter au grand commencement phénoménologique dans lequel les principes du masculin et du féminin s'éclairent l'un par l'autre. Car avant toute dualité, nous explique Raymond Abellio, l'état premier des choses procède de ce qu'il faut appeler l'*Indéterminé*, autre manière d'introduire le concept de *déité*, qui se trouve à l'origine-même de toute manifestation (*La Structure absolue*, chapitre VIII intitulé : Le couple Père-Mère et la procession du fils). Le « grand commencement », le fameux *berechit* de la Bible, c'est le moment où se produit la première pulsation, quand s'est opérée la différenciation initiale du Ciel et de la Terre... De la même façon, le sixième jour, l'Adam premier, sorti de la terre glaise, fait son apparition dans les circonstances que l'on connaît : « *homme et femme il les créa* », autrement dit, avant que les sexes ne soient différenciés. Raymond Abellio en tire ce commentaire : « Nous appellerons complexe Père-Mère la première dyade émanée de l'Indéterminé et nous distinguerons aussitôt par un second dédoublement *quatre* polarités, deux mises en évidence par la vision naturelle, deux par la vision transcendente... » Ce postulat qui ouvre le chapitre VIII de la Structure Absolue, se voit illustré d'un schéma en forme de croix, mettant en rotation dialectique quatre polarités de base : le sexe de l'homme, considéré actif, pénétrant le sexe de la femme, considéré passif, entraînant l'influence du cerveau de la femme, considéré actif, sur celui de l'homme, considéré passif ... » Abellio ajoute : « ... constatation essentielle : le Père et la Mère sont non seulement inséparables mais chacun est duel dans son ordre. Toute théologie qui veut ignorer cette crucifixion « initiale » perd le sens supérieur attaché à toute vision synchronique de la totalité » (S.A. 319). Je n'irai pas plus loin, sur ce thème relativement complexe qu'il présente comme la « double dialectique » des sexes. Et nous trouvons dans *Assomption de l'Europe* de remarquables et très originales vues dans lesquelles il compare et situe la femme orientale par rapport à l'européenne puis à l'américaine (voir le chapitre XV intitulé LE CHRISTIANISME MARIAL).

Je voudrais m'attacher maintenant à éclairer sa vision du féminin, sous ses formes les plus variées, en reprenant le schéma qu'il nous propose selon lequel les femmes se rangent sur une échelle, dont les deux extrêmes, d'après lui, sont la *femme originelle*, dite aussi *primitive* qui présente des qualités d'intelligence instinctive, intuitive, propre à inspirer chez l'homme des actes de dépassement. À l'opposé il définit la *femme ultime*, « femme dont la féminité est aussi intense que possible mais accompagnée d'une conscience aiguë... La femme « originelle » n'est pas éveillée, la femme « ultime » l'est absolument ». (PG p. 110) L'une et l'autre cependant accèdent dans l'amour à une forme de

perfectionnement en deçà de l'instant présent. Je le cite : « De la plus innocente à la plus avertie toutes se sentent, et parfois se savent, *consacrées* par le plaisir ». (A.C. 28) Femme *originelle* et femme *ultime*, tels sont les deux types de femmes qu'Abellio recherche tout au long de sa vie, pour le pouvoir qu'elles ont de régénérer son être profond.

Entre ces deux modèles, il reconnaît toutes sortes de gradations, procédant de la prédominance plus ou moins forte du corps ou de l'esprit. Parmi elles, Abellio distingue cette figure bien particulière de la femme intellectuelle moderne largement apparue au début du XX^{ème} siècle, au moment de la première guerre mondiale, chez qui le cerveau prend le dessus sur le corps, femme qu'il juge de « nature invertie » (ibid.) jusqu'à employer le qualificatif de « virile » assortie de l'image d'« amazone contemporaine ». Dans le tome 2 de ses mémoires *Les Militants*, il aura cette réflexion sur l'apparition des « garçonnas » dans les années 20 : « C'est une loi maligne qu'aux époques de décadence, certaines femmes soient avides de dérober la force et l'intelligence aux hommes ». (M. 46)

L'éventail complet de la féminité se retrouve, dans le panorama des femmes de sa vie dont on reconnaît le visage à travers les héroïnes des romans d'Abellio et dans le portrait des figures féminines présentes dans les *mémoires*. C'est ce que nous allons voir maintenant.

2 Portraits de femmes

Le premier personnage féminin, duquel dépendra toute la sensibilité de notre auteur, sera, bien entendu sa mère, pour laquelle l'admiration qu'il a pour elle dépasse les limites du sentiment. Elle est pour lui l'archétype de la femme *originelle* ou *primitive*. Ce n'est pas très original de dire aussi, que c'est un peu elle qu'il cherche à travers toutes celles qui entreront dans sa vie. Cette femme est née à Seix, dans ce cul-de-sac de l'Ariège qui garde le souvenir des croisades contre les *bonshommes*. Il « voit en elle, sept cents ans après les massacres où culminèrent ... l'héroïsme et l'impuissance, la survivance d'un esprit cathare, bien antérieur à cette histoire-même... J'ai cherché et trouvé dans ma mère le reste précieux et caché que les pires abominations historiques ne peuvent détruire, la parcelle de feu échappée aux bûchers éteints, mais contenant le feu tout entier... (F.T. 91). Il admire en elle la sagesse venue du fond des temps, qui lui donne ce visage « immobile », expression qu'il utilise pour un nombre de personnes très restreint. « Ma mère n'eut jamais d'âge. Jamais le temps n'eut à fortifier une tranquillité en elle innée, une conscience paisible mais exacte, un sens infaillible de la mesure des êtres et des choses... ». (FT 75 et 91). Une autre femme *originelle* de son enfance fera la transition entre admiration maternelle et désir amoureux, la jeune et jolie dame blonde qui enseignait le catéchisme lorsqu'il avait dix ans. « J'ai tout oublié de ses leçons, s'il y en eut, mais tout en moi se souvient de sa douceur, de sa réserve, de son sourire » (F.T. 168). Avec cette dernière le jeune Georges Soulès éprouve le sentiment qui rattache le féminin avec la dimension métaphysique de l'existence.

À lire ses *mémoires*, les liaisons féminines plus ou moins longues, ou plus ou moins sérieuses, de notre auteur, seront nombreuses. Cependant dans son journal intime de 1971, *Dans une âme et un corps*,

évoquant les femmes qui ont eut quelque place dans sa vie, il nous confie : Compter plutôt le nombre de passions ; les cicatrices, elles, ne trompent pas. Pour moi trois, ou plutôt, trois et demi, la dernière, au troisième âge, ayant été assez vite maîtrisée ». Puis il ajoute sobrement, en référence au *Livre de l'Apocalypse* : « Trois et demi, nombre aimé du destin : *un temps, deux temps, et la moitié d'un temps* ». Je n'aurai pas l'outrecuidance de mettre un nom sur les trois passions et demi dont il nous parle dans ses mémoires ou de façon déguisée dans ses romans, d'autant qu'il nous donne à connaître plus que quatre femmes, en fin de compte, ayant joué un rôle déterminant, dans sa vie. Notons cependant la figure remarquable de la jeune A.C. – vingt-deux ans pour elle, vingt cinq ans pour lui, à leurs débuts – avec qui il vivra en ménage à Valence et Paris. Il dira d'elle, qu' « elle était pour lui la révélation du plaisir physique dans la non-conscience animale ». (M. 212) Nous avons sans doute, dans le roman *Les Yeux d'Ezéchiel* sont ouverts, la transposition à chaud de cette première union, à travers les amours de Pierre Dupastre et Sylvie Juanez. Notons cependant, que le personnage féminin en question est un hybride complexe de plusieurs femmes croisées dans sa vie, à ce moment-là. Dans le roman comme dans la réalité, l'union ne dure guère. Il s'entiche quelques mois d'une amante capricieuse, mentionnée avec les initiales de J.R., qui le conduit, selon ses propres termes « au bord du gouffre des sentiments ». De son côté A.C. fait la connaissance d'un homme qu'elle épousera bientôt. Aucune rancœur cependant, ne viendra ternir leurs amours éteintes, et c'est A.C., avec son époux qui sauveront la vie de Georges Soulès, désormais inscrit au livre noir des grands suspects de l'épuration, le tenant caché pendant près de deux ans dans le grenier de l'école communale où ils résident.

La grande passion qui changea la vie du futur écrivain, lorsqu'il a trente-cinq ans, s'appelle Jane L., autre femme *originelle*. Elle va sortir de l'ombre depuis l'abri anti bombardement où tous deux s'étaient réfugiés, un soir d'avril 1943, la même semaine où il fait connaissance de son mentor Pierre de Combas. Tous deux allaient « l'introduire à [son] plus lointain avenir », celui de l' « homme intérieur », selon l'expression de Saint Paul : Pierre de Combas, aux conceptions métaphysiques à contre-sens des chemins battus, Jane, par son attitude toujours accueillante devant la vie. Transposée dans le personnage de Françoise de Sixte, l'héroïne de *La Fosse de Babel*, il la présente par ces mots : « C'était une brune aux yeux foncés, lumineux et chauds... Elle ne repoussait rien, elle se renfermait sur tout ». (FB 120) Aussi le narrateur ne résiste pas à lui glisser ce compliment : « Vous avez l'air d'une de ces châtelaines du Languedoc qui furent les premières femmes d'Europe à s'entendre réellement parler d'amour... ».

La fin de la guerre aura raison des amours de Georges Soulès-le-paria avec Jane, encore que le lien tiendra quelque temps par correspondance, et même lorsqu'elle viendra le retrouver dans son exil en Suisse. Le narrateur de *Visages immobiles* nous livre cette confidence : « J'ai été souvent amoureux, j'ai cru l'être... De Sylvie à Hélène, de la femme primitive à la femme ultime... les femmes de ma vie et de mes romans furent des êtres extérieurs qu'un destin obscur apporta, puis éloigna ». Entre les deux extrêmes, de la femme *originelle* à la femme *ultime*, se rajoute un troisième type, celui de la femme *virile*, incarnée par une certaine Paule C. En effet, en parallèle à sa liaison avec Jane, Abellio mentionne une autre femme de laquelle dépendra beaucoup son évolution intime, même si, dit-il, avec Paule C.

« l'éducation sentimentale » n'avait plus lieu d'être. « Le lecteur de mes romans en saura beaucoup sur elle, si je dis avoir donné certains de ses traits... à Julianne de Sixte, la sœur de l'héroïne de *La Fosse de Babel* ». (S.I. 375) Dans ce roman, et son prolongement *Visages immobiles*, il la présente comme une femme du monde, devenue riche après mariage, « raisonneuse, active, énergique, portant à la vie un amour de tête, pleine de calcul... ». Dans le roman, elle devient quelque temps la maîtresse de Jean Drameille, le double hyper-intellectualisé de l'auteur, mais leurs sentiments se donneront bientôt les seuls liens de l'amitié. Dans ses écrits intimes, Raymond Abellio mentionne encore d'autres femmes, parfois très jeunes, qui entreront dans sa vie. Il faut sans doute compter au nombre de celles-ci, la dernière passion qui envahira son âme, alors que selon ses propres mots, il est entré lui-même, dans le troisième âge. Elle a dix-neuf ans lorsqu'il fait sa connaissance, et lui soixante-deux. Elle s'appelle Marie-Christine et sera la dédicataire du roman *Visages immobiles* dont elle lui inspire l'héroïne. Comme il le dit lui-même, dans son journal de 1971, la passion qu'il lui porte se veut en partie contrôlée, d'où le qualificatif « et demi », mais tout au long de l'année, la passion est y est véritablement présente. Et c'est grandement grâce à elle, et à ses allers et retours entre Paris et New York, que l'histoire se situe, pour beaucoup, sur les rives de l'Hudson. Abellio l'avoue, il « aime son aventure à New York ». Il ajoute aussi : « M.C. ne s'y est pas trompée, c'est vers l'Ouest qu'elle est partie... » (A.C. 158) Tel sera le sens de ce roman qui anticipe, de mon point de vue, la chute des Twin Towers un certain 11 septembre (dans le roman l'attentat déjoué est prévu un 14 septembre. Cf. V.I. chapitre VI). Cependant, le sexagénaire qu'il est au même moment s'interroge toujours sur le modèle de femme dont il attend le bonheur : « M.C., femme en voie d'être *ultime* : conjointes en elle une féminité et une virilité de haute qualité. Mais sera-t-elle *ma* femme ultime ? C'est une toute autre question... » (A.C. 59)

Raymond Abellio restera célibataire toute sa vie, mais il entretiendra de nombreuses amitiés féminines qui l'accompagneront jusqu'à ses derniers moments.

3 Une perception gnostique du féminin

Le *journal* de 1971 rassemble un nombre considérable de réflexions sur les femmes et le sentiment amoureux qui montrent combien le thème du féminin est au cœur des préoccupations quotidiennes de notre auteur. Ce simple livre révèle la partie visible d'un iceberg dont la masse cachée occupe une place de premier ordre dans tous ses livres, romans et essais, cela dès les premières publications. L'approche du féminin, comme je l'annonçais au début de cet exposé, participe d'une réflexion globale qui concerne en même temps l'homme et la femme. Le chapitre X de *La Structure absolue*, intitulé justement *L'Homme complet*, est à cet égard révélateur de cette vision d'ensemble. Voici un extrait dans lequel il examine le fait humain à partir de la femme : « On ne peut poser la féminité que par cette définition : elle est par essence ce qui nie la distance et la séparation [s'agissant de l'homme et de la femme] ou affirme leur non-être. Elle est à tout instant... la possibilité de l'unité reconstituée dans la gnose absolue

et sans clivage ». (S.A. 365) En termes plus simples il reprendra cette réflexion, dans le journal de 1971 en notant ceci: « Féminité, virilité, conjointes en tout être, homme ou femme, homme et femme, et dès lors impossibles à définir isolément : leur *qualité* monte ensemble. C'est là que la vision transcendante diffère de la vision naturelle qui cherche toujours, naïvement à séparer puis à fermer sur elles-mêmes les catégories ». (A.C. 59) Le symbole du yin et du yang avec ses deux parties unicolore blanches ou noires, mais comportant l'une et l'autre un point de la couleur inverse, illustre bien cette symétrie inverse entre les deux sexes. Inutile d'insister sur les dérives intellectuelles contemporaines, dénoncées par Abellio (je n'ai pas su retrouver le passage où il commente les théories de Simone de Beauvoir appliquant mécaniquement le schéma de la lutte des classes entre capitalisme exploiteur et prolétariat exploité, aux rapports entre les hommes et les femmes. Aujourd'hui, ce schéma binaire et militant, s'exprime en termes de *dominants et dominées*, très prisé chez les émules de la philosophe existentialiste, tout particulièrement dans le monde de la culture contemporaine, spécialement chez les universitaires de sexe féminin et chez les homosexuels... Abellio l'avait parfaitement compris dès son premier roman, *Heureux les pacifiques* écrit en 1945 où le narrateur dépeint les personnages féminins de Lucie et Gina, comme des femmes que notre auteur a connues à l'époque toute récente de son activisme de la fin des années trente, au moment où il écrit. Pour la première il a des qualificatifs très durs, la traitant de « petite intellectuelle mythomane » (H.P. 234) Et, par antithèse, il fait le portrait de celles dont il se méfie: « Gina n'était pas une voleuse d'énergie comme les autres, les trop donneuses, les trop preneuses, les cérébrales, les maternelles, les masculines... » (H.P. 191) L'homme qui écrit cela, le paria condamné au purgatoire moral, dans son exil du Loiret peut se permettre alors, cette mise à distance lucide dont il n'était pas capable sur le moment. C'est lui-même qui le dit. Par la suite ses idées gagneront en intensité dans les années qui suivront dès lors que son regard évolue selon les voies de la compréhension gnostique. J'en veux pour preuve cette réflexion : « Femme « moderne », cela ne veut pas dire grand-chose, sauf une poussée de cérébralité qui est l'épreuve de cette femme, mais aussi *notre* épreuve, car il nous appartient, je ne dis pas de la sublimer, mais de la convertir. Chez la femme, le cerveau est l'ennemi du sexe, la conscience est l'ennemie du plaisir. A l'homme, s'il en est capable, de dominer cette cérébralité, d'en invertir l'inversion ». (A.C. 263) Poussant la pensée plus loin, il aura dans son *journal* de 1971 cette intuition à caractère prophétique sur l'esprit de notre temps. « Fin d'époque. Jamais la féminité ne fut plus belle, c'est-à-dire plus proche de son essence. La fin de l'homme est dans la vérité, celle de la femme dans la beauté. Tout aphorisme imbécile sur l'égalité des sexes se brise contre ce mur ». (A.C. 41) Cinquante ans plus tard le constat reste d'actualité alors qu'un féminisme exacerbé entend attribuer aux femmes une orientation intellectuelle propre, opprimée de tous temps par un patriarcat dominateur. Le procès en discrimination sexiste *post mortem* est tout proche.

Raymond Abellio, cependant, fait l'éloge de différentes femmes animées d'une spiritualité de haut niveau, qu'il considère comme des femmes supérieures. Au nombre d'entre elles, Simone Weil, rencontrées deux fois à la fin des années trente, et plus tardivement Marie-Madeleine Davy qui était de ses amies. Partant du principe, selon la gnose, que la voie de l'accomplissement le plus élevé chez l'être

humain, est celle de la prêtrise, il se demande ce qu'il en est concernant les femmes. D'où cette réflexion dans le *journal* de 1971. « Ce problème pour moi reste ouvert. Et chaque fois, je m'interroge sur le sens des dernières phrases de l'évangile de Thomas : « *Simon-Pierre leur dit : que Mariam sorte de parmi nous, parce que les femmes ne sont pas dignes de la vie. Jésus a dit : voici que je l'attirerai afin de la rendre mâle, afin qu'elle devienne aussi un esprit vivant, pareil à vous, mâles. Car toute femme qui se fera mâle entrera dans le Royaume des cieux* ». (*Logion 114*) S'agit-il ici de la femme de chair, de la femme séparée, ou bien de la femme fondue en l'homme au terme de la montée de ce dernier ? Jésus dit : « *Je l'attirerai pour la rendre mâle.* »... Je note l'absence de réciprocité : la féminité ultime est intérieure à l'homme accompli ; l'homme accompli est extérieur à la femme ultime... (A.C. 20) Il y aurait infiniment de commentaires à faire sur la portée de ce *Logion 114* concernant la conversion attendue de Mariam, qui n'est pas une femme ordinaire. On peut rapprocher cette phrase de celle que Jésus a adressée à la Samaritaine, au puits de Jacob qui présente une certaine similitude dans le mouvement qui appelle la femme à sa conversion au contact de Jésus : *Si tu savais le don de Dieu, à travers moi, [de boire de l'eau d'éternité] c'est toi qui m'en aurais prié... »*

Abellio n'est pas un sectaire qui survalorise de façon narcissique la dimension gnostique, considérée masculine, par rapport à une dimension mystique, plutôt féminine. A plusieurs endroits il relève, également des situations de non réciprocité d'un sexe par rapport à l'autre. C'est le cas où la femme montre sa suprématie, dans la Tradition lorsqu'il est dit « A la fin, la femme écrase du pied la tête du serpent ». (V.I. 393)

Toujours dans l'ouvrage, *Dans une âme et un corps*, il préfère dire : « Féminité, virilité, conjointes en tout être, homme ou femme, homme et femme, et dès lors impossibles à définir isolément : leur *qualité* monte ensemble. C'est là que la vision transcendantale diffère de la vision naturelle qui cherche toujours, naïvement à séparer puis à fermer les catégories ». (A.C. 59)

Pour conclure...

Arrivé au terme de cet exposé je voudrais m'interroger sur le sens profond de la formule citée en exergue : « L'homme n'avance qu'à travers les femmes ! » Elle est extraite de ce roman *Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts*, commencé très vraisemblablement au cours de l'exil d'Abellio, dans le Loiret, de 1945 à 1947, alors qu'il se tient caché dans un grenier, chez son ancienne compagne, A.C., désormais mariée. Formule de grande valeur gnostique, selon moi, mise dans la bouche du religieux dom Luiz Carranza aux idées hérétiques. Nul doute à avoir, concernant cette phrase, c'est de toute évidence du pur Pierre de Combas ! À l'heure où il écrit ces lignes, Georges Soulès n'a pas encore quarante ans et sa vie est déjà remplie d'épisodes ardents sur tous les plans. Il est surtout depuis trois ans – ce n'est pas énorme en fin de compte – sous l'influence de cet homme intransigeant rencontré par hasard, et sous le charme insaisissable de Jane L. Dès lors que signifient ces mots : « L'homme n'avance qu'à travers les femmes ! » ? Sans doute cela suggère-t-il que le sujet masculin n'accède à sa vérité intérieure qu'après

être né, ou, ce qui revient au même avoir été reconnu, dans le regard d'une femme ou de plusieurs... Il s'agit de la vérité intérieure qui confirme un mode d'être révélé à lui-même, à partir duquel la pensée s'affirme avec toutes les conséquences qui en découlent, un rayonnement, des livres, des disciples... Chez l'homme, ce féminin c'est l'Autre, au sens métaphysique du terme, cet autre qui révèle les possibilités de l'homme avant de devenir réalisation. Il convient alors de parler de dimension « métaphysique du sexe », pour reprendre le titre de Julius Évola, ou de « transcendance de l'ego », pour citer Edmund Husserl, grâce à la femme. Chez Raymond Abellio ce pouvoir du féminin qui illumine le masculin plonge ses racines dans la vieille tradition de l'amour courtois, du *Fin' Amors*, apanage de cette culture occitane qui idéalise la femme par la voix des troubadours. Remontant les siècles, ce chant se fait entendre sous les mots de notre auteur qui n'hésite pas à placer le féminin à son plus haut degré, dans tous ses livres. Une dernière citation extraite de son *journal de 1971* pour s'en convaincre, si besoin était : « Car la femme que nous aimons, je veux dire la vraie femme, celle que nous sommes entre tous prédestinés à reconnaître, n'a jamais cessé, même si elle l'ignore, d'être l'autel de la divinité. » (A.C. 235)

Toulouse, le 14 septembre 2024